

http://www.liberation.fr/debats/2016/12/18/le-dur-apprentissage-de-l-impuissance_1536158

ANALYSE



Le dur apprentissage de l'impuissance

Par [Bertrand BADIE](#), professeur des universités à Sciences-Po Paris — 18 décembre 2016 à 19:16



Un véhicule militaire sur le front des combats, à Alep-ouest, le 28 octobre. Photo Ammar Abdullah

Le martyr d'Alep dévoile à quel point la diplomatie de l'Occident, depuis la chute du Mur, n'est plus hégémonique face à une vague souverainiste qui déferle dans le monde.

Le messianisme est si fortement ancré dans l'imaginaire occidental que chacun est désemparé par l'impuissance de ceux qui assistent sans bouger aux souffrances d'une population alépine, otage anonyme d'un système

international qui ne sait pas faire abstraction de la violence pour gérer ses propres conflits. Alep n'est d'ailleurs que la tragique expression d'un monde qui banalise le martyr, caché jusqu'à l'indécence quand il le faut, affiché de manière presque ostentatoire quand on le veut. Qu'on se souvienne des massacres qui ensanglantèrent dans l'indifférence générale l'Afrique des Grands Lacs il y a à peine vingt ans...

Le traumatisme est sans doute plus fort aujourd'hui car il révèle la fin d'un monde, la force de l'impuissance, l'effondrement d'une méthode de traitement du malheur des autres. Il est particulièrement vif parce qu'il place l'Occident face à un dilemme qui ruine les canons de sa politique étrangère post-1989: devoir choisir entre une dictature cynique et un islamisme abhorré; entre une Russie restaurée et un vide géopolitique dans lequel s'engouffreront des forces de facture anti-occidentale. La diplomatie occidentale, raide dans ses certitudes schmittiennes, ne parvient pas non plus à s'insérer dans un monde où l'ennemi de son ennemi n'est pas nécessairement son ami, à l'instar de l'Iran, ennemi juré de Daech mais à qui on ne veut pas parler. Et pire encore, sont ces amis de la grande péninsule du Moyen-Orient dont les gouvernements sont officiellement les ennemis des entrepreneurs islamistes, mais dont les réseaux sociaux se perdent dans un soutien à peine déguisé. Que dire enfin de cette figure nouvelle de l'allié turc, brillant membre de l'Otan, qu'on a humilié depuis plus de cinquante ans, et qui se rattrape en jouant sa propre carte dans la région, acte impie dans un monde qui se voulait ordonné à la seule guise des gendarmes européens et nord-américains?

Il faut à tout prix changer de logiciel dès lors qu'on veut comprendre et agir utilement. Ce qui paralyse les chancelleries occidentales tient d'abord à cette stupeur qui les ronge de devoir constater que le monde n'a plus de quartier général capable de décider de tout pour tous. Après cinq siècles de certitudes, il est douloureux de découvrir que ses propres manettes ne répondent plus. La chute du Mur inaugurerait un temps où l'hégémon croyait ne plus avoir à connaître d'obstacles sur sa route: il pouvait tout régir comme du temps de Metternich¹. Quoiqu'il se passât sur cette terre, il avait pour usage d'appeler le premier jour à la «retenue», de formuler ses solutions le deuxième et de monter l'expédition qu'il fallait le troisième. On n'a pas su comprendre à

¹ Klemens Wenzel von Metternich est un diplomate et un homme politique autrichien. Il consacra sa vie à vouloir maintenir en Europe la société d'Ancien Régime face aux bouleversements qu'engendra la Révolution française et à concilier les intérêts de la position autrichienne avec la notion d'équilibre des puissances.

temps que les rares victoires qui en dérivait étaient celles de Pyrrhus, qu'en réalité les défaites s'enchaînaient, les crises s'en trouvaient aggravées et qu'une formidable humiliation s'en dégagait, incitant les petits à la méfiance, les moyens à la contestation et les émergents à la résistance. Sans la voir venir, une vague souverainiste a alors déferlé sur le monde, offrant à une Russie déjà humiliée une aubaine unique pour restaurer sa puissance d'antan, ne lésinant alors sur aucun moyen.

Ce nouveau monde, où se réconcilient Poutine, Assad, Erdogan et les Brics, n'est plus celui dans lequel les missionnaires occidentaux disposaient des atouts leur permettant de se livrer à leurs exploits en toute quiétude. Même les meilleurs élèves de la classe, à l'instar de l'Égypte du maréchal Sissi, se rallient volontiers à cette grammaire néosouverainiste. Nul ne peut décemment blâmer Barack Obama qui a eu le mérite de s'apercevoir, avant tous ses collègues occidentaux, que la vieille hégémonie ne fonctionnait plus. Sans doute a-t-il été, par sa lucidité, le premier à comprendre que, dans ce jeu diabolique qui se jouait au Levant, les vieilles puissances occidentales n'avaient plus de bonnes cartes dans leur jeu: ni des États constitués sur lesquels s'appuyer, ni des forces combattantes locales assez solides, ni des puissances régionales désormais avides d'autonomie, ni une coalition crédible capable d'incarner autre chose qu'une addition de corps expéditionnaires venus d'ailleurs et de loin. Nul ne sait ce que donnera son successeur à la Maison Blanche, dont le discours diplomatique est plus que chaotique: on croit deviner pourtant qu'il cherche confusément une autre route pour une autre forme de puissance.

Alors sur quoi pleure-t-on aujourd'hui? Sur l'horrible désastre humanitaire qui légitime tous les cris d'horreur ou sur la crédibilité perdue de vieilles puissances qui croyaient pérenniser à tout jamais une diplomatie de bonnets d'âne, d'exclusion hautaine et de décisions solitaires? Les sociétés d'aujourd'hui, ici ou ailleurs, sont devenues trop fortes pour se soumettre aux choix stratégiques des autres. Les Occidentaux en pâtissent aujourd'hui: le Kremlin devrait méditer sur leur sort avant d'en devenir à son tour la victime !

Dernier ouvrage paru: *Nous ne sommes plus seuls au monde*, La Découverte.

Bertrand BADIE professeur des universités à Sciences-Po Paris